

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 22

Artikel: Autour d'une fête
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, la Chaux-de-Fonds.

Montreux, Gerolles, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les numéros de mai et juin seront adressés
gratuitement à toute personne qui prendra
un abonnement nouveau d'une année ou de six
mois à dater du 1^{er} juillet prochain.

Autour d'une fête.

On connaît l'histoire de ce bonhomme qui,
prié de chanter quelque chose à un dîner de
noce, après une multitude de couplets enton-
nés par les autres convives, se borna à fredon-
ner :

On ozi su onna molha.

La vaïquei tota !

Les Moudonnais, qui nous ont invité si gen-
timent à la fête des chanteurs vaudois, ne
nous en voudront pas si pour tout compte-
rendu nous écrivons :

L'irè onna balla fita.

La vaïquei tota !

Aussi bien les journaux quotidiens ont-ils
pris le vilain pli de publier des pages entières
sur toutes les fêtes six jours avant le *Conteur*,
ne lui laissant d'autre alternative que de se
taire ou de redire des choses connues de cha-
cun.

L'irè onna balla fita ! Ainsi diront tous les
chanteurs, et en particulier les quatre mem-
bres de l'Echo des Alpes d'Yverne, que nous
avons rencontrés samedi soir à Lucens. Faute
de place à Moudon, leur société passait la nuit
à Bressonnaz, sur la paille. Eux, qui n'étaient
plus des tout jeunes gens, avaient préféré des
couches moins rustiques, et le hasard leur
avait fait dénicher un gîte chez des particuliers
de Lucens. Les auberges de cette bourgade
étant archi-pleines, ainsi que celles de Mou-
don, ces mêmes particuliers voulurent bien cé-
der au *Conteur* un lit moelleux à souhait et
qui eût été le roi des lits sans un défaut de
proportion entre sa longueur et sa largeur,
qui nous empêcha d'étendre les jambes, même
en nous mettant en biais. Nous sûmes plus tard
que ce lit décidément trop court était celui de
l'aïeule de la famille, bonne petite vieille qui
avait passé la nuit Dieu sait comment pour ne
pas nous exposer à dormir à l'hôtellerie de la
belle étoile.

Les excellentes gens de cette maison hospi-
talière auraient bien voulu entendre les chan-
teurs d'Yverne entonner quelque quatuor de
leur répertoire. Mais, pas moyen de leur faire
ce plaisir : ces choristes étaient quatre basses !

Tandis que pour regagner Moudon, les vi-
gnerons de l'Echo des Alpes montaient dans
le premier train du matin, nous primes le che-
min des écoliers en remontant le vallon de la
Cerjaulaz. Moudon est situé, on le sait, à l'en-
tre-croisement d'une série de vallécules. Celle
de la Cerjaulaz nous était encore inconnue.
Nous nous félicitons d'avoir fait sa connais-
sance. Mais pour mieux graduer le plaisir de
la promenade, il est préférable, croyons-nous,
de descendre cette petite vallée, au lieu de la
remonter.

Si l'on choisit Moudon comme point de dé-
part, on suit d'abord la grande route de Thier-
rens, que l'on quitte bientôt pour prendre à

droite le chemin montant à Bussy, à travers
des vergers magnifiques et où les noyers n'ont
pas encore tout à fait disparu.

Bussy, qu'on atteint en trois-quarts d'heure,
éparpille sur une pente douce et bien ensoleil-
lée ses fermes remarquables par leurs vastes
proportions. Pas d'auberge, mais des fontai-
nes à l'eau aussi fraîche qu'abondante. A un
kilomètre au-dessus du village, le chemin
passe sur l'arête du chaînon boisé qui sépare
la vallée de la Broie du vallon de la Cerjaulaz.
Par dessus l'entrecroisement des collines, le
regard plane sur une grande étendue de pays
aux lignes douces et d'un vert reposant, qu'en-
serre à l'est et au sud la ceinture dentelée des
Alpes. C'est un de ces beaux panoramas du
Jorat qui enchantaient le philosophe Charles
 Secrétan.

De ce belvédère, on descend dans un vallon
qui semble fermé de tous les côtés et où la
vue se borne aux prairies et aux forêts de ses
flancs, ainsi qu'aux toits rouges ou bruns de
deux ou trois villages : Neyruz, Oulens, Vil-
lars-le-Comte. Arrivé au ruisseau qui l'arrose,
on a un peu le sentiment d'être à cent lieues
du monde habité, tant la région est solitaire.

Cependant, voici, sur une sorte de pres-
qu'île, la ferme de la Crausaz, seule maison
qu'on rencontre entre Bussy et Oulens. Elle a
deux fontaines, à droite et à gauche de la route ;
au dire de ses habitants, l'eau de celle de droite
(orient) est la meilleure. Cette question des
fontaines a son intérêt pour le piéton dans un
coin de pays inconnu des aubergistes et des
hôteliers, et qui ne s'en porte d'ailleurs pas
plus mal.

Pour gagner Lucens, on n'a pas besoin de
monter à Oulens, qui perche à trois cents pas
au-dessus du poteau indicateur planté à la bi-
furcation de la route. La curiosité de voir ce
village retiré — dont on ne soupçonne pas
l'existence en remontant le cours de la Cerjau-
laz depuis Lucens — nous fit cependant pous-
ser jusque-là. Oulens se compose tout au plus
d'une douzaine et demie de maisons. On y
compte 96 habitants, y compris les femmes et
les petits enfants. Tous, ou à peu près, por-
tent le nom de Rey, vieux nom patois qui équi-
vaut en français à Roy ou Roi. Et ces bonnes
gens s'appellent ainsi parce qu'ils sont heu-
reux comme des rois du bon temps. Interro-
gez un peu sur leur compte les villageois des
environs, ils vous diront : « Les Rey d'Oulens
vivent bien tranquilles chez eux, soignant leur
bétail et cultivant leurs terres, sans s'inquié-
ter outre mesure de ce qui se passe de l'autre
côté de la Cerjaulaz. »

De fait, en cette matinée de dimanche où
nous arpentions l'unique petite rue du village,
on n'aurait pu voir plus parfait tableau de cal-
me et de paix. Sur le pas de leur porte, des
paysannes épluchaient des légumes, de jeunes
mères berçaient leurs bébés ; alignés sur un
banc, des vieux se chauffaient au soleil ; des
garçonnetts faisaient rouler des disques de bois
qu'ils avaient façonnés eux-mêmes ; aux fon-
taines, quelques jeunes gens, la chemise en-

tr'ouverte sur leur torse halé, faisaient leur
toilette à grande eau, se préparant sans doute
à partir pour la fête de Moudon. A la fruiterie
enfumée, deux ou trois hommes, la pipe aux
dents, s'entretenaient avec animation. A dé-
faut de pinte, ce lieu est probablement le ren-
dez-vous de la population masculine.

Nous n'avons su découvrir rien de particu-
lier dans l'extérieur des habitations, sauf le
linteau de bois d'une porte de grange, qui
porte gravée la date de 1784, et dont la courbe
assez gracieuse témoigne de quelque souci de
l'art.

On doit jouir d'un beau coup-d'œil, en mon-
tant d'Oulens à Villars-le-Comte, village qui
aligne ses maisons tout au haut de la pente.
Le temps nous a manqué pour grimper jus-
que-là. Nous sommes redescendus au poteau
indicateur et avons pris la direction de Lu-
cens : trois kilomètres et demi d'une prome-
nade comme on n'en trouve pas de plus déli-
cieuse à vingt lieues à la ronde.

L'horizon restreint, qui fait paraître un peu
mélancolique le paysage de certains coins du
Jorat, donne précisément un de ses charmes
les plus pénétrants à la Basse-Cerjaulaz.

Rien ici qui détache les regards de la luxu-
riante verdure des hêtres, des chênes, des frê-
nes, où les sapins mettent çà et là leurs taches
sombres. Après avoir laissé à sa gauche une
assez grosse ferme, puis une autre, plus mo-
deste, assise à l'orée d'un bois, on ne rencon-
tre plus trace d'habitations jusqu'à Lucens. La
route longe constamment le ruisseau, qui fait
plus de bruit qu'il n'est gros, et dont l'onde
limpide passe pour être le paradis des petites
truites et des écrevisses.

Soudain, à un détour du chemin, à quelques
pas au dessus des vestiges d'une scierie ou
d'un moulin, surgit, vrai tableau du moyen-âge,
la silhouette d'une haute tour, de murailles cré-
nelées et de tourelles à mâchicoulis. C'est le
manoir de Lucens, qui semble barrer le vallon.
Il faut n'avoir jamais dessiné de sa vie pour n'ê-
tre pas tenté de croquer cette saisissante appa-
rition.

De notre point d'observation, au lieu de dé-
passer le moulin en ruines pour déboucher
bourgeoisement à Lucens par la route du fond
du vallon, on prendra à gauche, sous la ramée,
un sentier dénommé, si nous ne faisons er-
reur, le « Chemin des dames » et qui, s'élevant
gentiment à travers les ombrages, arrive à la
tête du pont qui a remplacé le pont-levis du
château, au pied même de la tour maîtresse.
On descend de là en deux minutes au centre du
village de Lucens, en ayant devant soi un des
plus agréables paysages de la Broie.

Nous ne penserons plus à la fête des chan-
teurs, qui nous a permis de faire cette prome-
nade idéale, sans redire :

L'irè onna balla fita !

V. F.

Consolation. — Dans une bagarre, un mon-
sieur qui avait cru devoir intervenir, reçut un
coup de poing qui lui pocha l'œil de la belle
manière. Le malheureux geignait comme une